

La Semaine Religieuse

DE
Québec

VOL. XXIV

Québec, 19 août 1911

N^o 2

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

SOMMAIRE

— o —
Calendrier, 17. — Les Quarante-Heures, 17. — Nécrologe, 18. — Divers 18.
— Nécrologies, 20. — Proclamation des vertus héroïques des deux vénérables
Louise de Marillac et Marie de l'Incarnation, 22. — Congrès eucharistique de Ma-
drid, 27. — Mama Bouanga, 31.

Calendrier

— o —

20 DIM.	b	XI apr. Pent. S. Joachim , confesseur et Père de la Ste Vierge. SOLENNITÉ DE L'ASSOMPTION , Kyr. royal. II Vép., mém. du suiv. et du dim. seulement.
21 Lundi	b	Ste Jeanne-Françoise Frémiot de Chantal, veuve.
22 Mardi	b	Octave de l'Assomption.
23 Mercre	b	(Vigile) S. Philippe de Béniti, confesseur.
24 Jeudi	r	S. Barthélemi , apôtre, 2 ^{cl} .
25 Vendr	b	S. Louis, roi de France, <i>abl. maj.</i> 2 ^e Titul. de la Basilique de Québ.
26 Sam.	b	S. Bernard, abbé et docteur (20)

Les Quarante-Heures de la semaine

— o —
20 août, Sainte-Jeanne. — 22, Inverness. — 23, Sainte-Rose
— 24, Saint-Paul du Buton. — 25, Saint-Pierre-Baptiste.

Né rologie

Monsieur l'abbé Jean-Edmond Marcoux, ancien curé de Fitchburg, décédé le 11 du courant à Hyères, France, était membre de la Société ecclésiastique Saint-Joseph et de la Congrégation du Petit-Séminaire de Québec.

M. l'abbé Joseph-Rémi Desjardins, décédé le samedi, 12 août, à Saint-Denis de Kamouraska, était membre de la Société ecclésiastique Saint-Joseph, de la Congrégation du Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière et de la société d'une messe (section diocésaine).

Ses funérailles ont eu lieu le mardi, 15 août, à Saint-Denis.

EUG.-C. LAFLAMME, prêtre,
Secrétaire.

Divers

Avec notre dernière livraison commençait la 24^e année de la *Semaine religieuse*. Une durée de cette valeur est déjà remarquable pour les publications canadiennes, dont un si grand nombre meurent non pas sans doute avant l'âge de raison, mais du moins dans... l'enfance, nous voulons dire avant de vieillir. En ce pays, où nos journaux français sont catholiques, c'est la presse quotidienne qui fait au jour le jour la chronique religieuse. Seulement, comme personne, à peu près, ne conserve la collection des journaux quotidiens, ou du moins généralement, ne dresse en détail la table des matières de ces publications, il en résulte que pratiquement les faits religieux sont, pour l'avenir, comme ensevelis à jamais, dans ces montagnes de papier que constituent rapidement les journaux quotidiens. Combien ne sera-t-il pas plus facile de retrouver, quand l'on en aura besoin, tel fait religieux ou telle date, dans les volumes successifs de la *Semaine religieuse*. Quand même les faits n'y seraient qu'indiqués, cela serait déjà important parce que l'on saurait où diriger ses recherches dans les collections de journaux, pour y trouver l'abondance des détails que l'on pourrait désirer connaître. L'organe diocésain, outre d'autres avantages, a donc aussi son importance, à ce point de

vue pratique et au point de vue strictement historique.

Nous aimons à ajouter que nous nous efforçons de suivre, dans nos pages, le mouvement religieux dans tous les pays. Et à ce titre, bien qu'en des conditions si modestes, la *Semaine religieuse* est bien comme une sorte de supplément ou de continuation à l'histoire générale de l'Eglise.

La cause de béatification de la Vénérable fondatrice des Ursulines de Québec est d'un tel intérêt pour nous au point de vue national, que nous n'hésitons pas à insérer dans nos pages, bien qu'ils aient déjà été publiés ailleurs, les documents relatifs à la récente proclamation de l'héroïcité des vertus de la V. Mère de l'Incarnation.

La seconde retraite ecclésiastique du diocèse commencera lundi, au Séminaire.

Par décision de S. G. Mgr l'Archevêque ont été nommés :
M. l'abbé J.-C. Arsenault, curé de Saint-Ambroise de Lorette ;

“ A. Rouleau, curé de Saint-Isidore de Dorchester ;

“ J.-Eug. Maurais, curé de Saint-Gilbert ;

“ Ls-Em. Côté, curé de Saint-Antoine de Tilly ;

“ A. Proulx, curé de Saint-Adrien d'Irlande

“ J.-A. Provancher, curé de Saints-Anges, Beauce.

Dimanche dernier, 13 août, Monseigneur l'Archevêque a béni le nouveau couvent de Saint-Thuribe et la cloche qui lui est destinée. Il a également confirmé un certain nombre d'enfants. Ces deux cérémonies ont donné lieu à une très jolie fête de paroisse.

S. G. Mgr l'Archevêque de Québec a conféré, dimanche dernier, dans la Basilique, les Ordres Mineurs à MM. les abbés Onésime Lalonde, Charles Michaud, Alphonse Fortin, Arthur Lizotte, Zéphirin Ménard et Georges Bouchard, tous du diocèse de Québec ; le sous-diaconat à MM. les abbés Zéphirin Raymond, Joseph Boucher, Emilien Rivard et Amédée Létourneau, du diocèse de Québec ; le diaconat, à MM. les abbés Alphonse Tardif, Ovide Cliche et Luc Fontaine, du diocèse de Québec.

Le 15 août, S. G. Mgr l'Archevêque de Québec conférait dans la Basilique, le sous-diaconat à M. l'abbé Frs Saint-Pierre, du diocèse de Québec, et le Diaconat à M M. les abbés Zéphirin Raymond, Joseph Boucher, Emilien Rivard et Amédée Létourneau.

Nécrologies

M. L'ABBÉ J. B. DESJARDINS

La triste nouvelle de la mort soudaine de M l'abbé J.-R. Desjardins, arrivée le 11 août à Saint-Denis de Kamouraska, a profondément impressionné les prêtres présents à la retraite.

Né à la Rivière-Ouelle, comté de Kamouraska, le 13 décembre 1839, de Rémi Desjardins et d'Angèle Dumais, M. l'abbé Desjardins fit ses études au collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Il fut ordonné prêtre dans la Basilique de Québec, le 6 juin 1868. Il fut directeur de l'Ecole d'Agriculture de Sainte-Anne-de-la-Pocatière de 1868 à 1870 ; vicaire à Saint-Georges-de-Beauce de 1870 à 1874 ; procureur du Collège de Sainte-Anne de 1874 à 1879 ; curé de Sainte-Louise de 1879 à 1894 ; encore procureur du Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière de 1894 à 1899 ; retiré à Saint-Denis de la Boutillerie de 1899 à 1901 ; assistant-aumônier de l'Asile de Beauport de 1901 à 1905.

M. l'abbé Desjardins retourna à Saint-Denis en 1905, et c'est là qu'il est mort subitement, à l'âge de 71 ans.

Dans son administration de la procure du Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, poste qu'il occupa à deux reprises différentes, il se fit remarquer par sa clairvoyance, sa haute compétence des affaires et sa prudence. C'est sous la seconde administration de M. l'abbé Desjardins que fut construit l'aqueduc du Collège et de la paroisse de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, et c'est lui aussi qui a veillé à l'exécution des travaux qui ont marqué les débuts de cette entreprise importante.

Prêtre remarquable par sa piété, il priaît avec beaucoup de régularité et était un sujet d'édification pour ses confrères. Dans sa retraite, à Saint-Denis, il se fit toujours un plaisir de prêter son concours au curé de la paroisse et la perte de ce

prêtre zélé est amèrement déplorée par le curé de la paroisse de Saint-Denis.

Le service et la sépulture de M. l'abbé Desjardins ont eu lieu à Saint-Denis de Kamouraska, mardi, le 15, à 9 heures. C'est S. G. Mgr Roy qui a chanté le service.

L'Act. Sociale.

M. L'ABBÉ ED. MARCOUX

M. l'abbé Edmond Marcoux, ancien vice-recteur de l'Université Laval à Montréal, est décédé le 11 du courant à Hyères France, où il s'était rendu dans l'intérêt de sa santé. Cette pénible nouvelle que nous annonçait ce matin un câblogramme venu de France a péniblement surpris les nombreux amis que M. l'abbé Marcoux laisse au Séminaire de Québec où il a enseigné pendant plus de 12 ans.

M. l'abbé Jean-Edmond Marcoux est né à Saint-Charles de Bellechasse, le 20 octobre 1848, de Jean-Baptiste Marcoux et de Hermine Turgeon. Il fit ses études à Québec, où il fut ordonné par le Cardinal Taschereau le 7 juin 1875. De 1873 à 1885, il a été à Québec professeur, assistant-procureur, assistant-directeur et directeur au petit séminaire et au pensionnat de l'université, bibliothécaire de cette dernière institution, aumônier des Frères des Ecoles Chrétiennes et au couvent de Bellevue; vice-recteur de l'Université Laval à Montréal (1885-1889); desservant à Champlain des Etats-Unis, dans l'état de New-York (1889-1890); vicaire à Notre-Dame de North Adams dans le Massachusetts (1890-1893); premier curé de Saint-Raphaël de Williamstown (1893-1897), où il a bâti un presbytère, organisé une école paroissiale, et d'où il a construit le soubassement d'une église à Greylock en 1893-1897; curé de Saint-Louis d'Indian Orchard (1897-1901), où il a établi une école paroissiale en 1899; depuis 1901, il était curé de l'Immaculée-Conception de Fitchburg, qu'il a divisé en 1903 pour la fondation de la nouvelle paroisse Saint-François d'Assise. Se sentant miné par la maladie qui devait l'emporter il partit il y a au delà d'un an pour Hyères, France, où il espérait refaire ses forces, mais le beau climat de notre Mère-Patrie fut impuissant à rétablir une santé épuisée par des travaux et des soucis de toutes sortes.

L'Action Sociale.

PROCLAMATION DES VERTUS HÉROÏQUES
des deux vénérables Louise de Marillac
et Marie de l'Incarnation

— o —

Ce matin, dans la salle consistoriale, en présence du Pape a été donnée lecture des décrets sur les vertus des deux servantes de Dieu Louise de Marillac et Marie de l'Incarnation.

Ces deux Vénérables sont Françaises. C'est dire toute la joie que ressentent notre foi et notre patriotisme à la lecture de ces deux décrets.

A 11 h $\frac{1}{2}$, le Saint-Père fait son entrée, et un sourire paternel monte à ses lèvres à la vue des 300 cornettes des Filles de la Charité, qui aujourd'hui sont à l'honneur après deux cent cinquante ans de peines ; au milieu d'elles, sont les religieuses Ursulines de Rome, venues pour honorer Marie de l'Incarnation.

Autour du trône du Pape se trouvent les Eminentissimes cardinaux Vincent Vannutelli, Ferrata et Martinelli, ponents des causes ; puis l'archevêque de Montréal, Mgr Bruchési, des prélats et religieux de Rome, M. Meugniot, assistant général des Lazaristes et directeur des Filles de la Charité, venu de Paris avec M. Mizermont : le procureur italien, les supérieurs et les religieux de la maison de la Mission de Montecitorio ; maison fondée par saint Vincent de Paul ; M. Debruyne, de la maison internationale d'études, sont là pour la cause de Louise de Marillac.

Pour la cause de Marie de l'Incarnation, outre Mgr Bruchési, le P. Grosjean, des Missions étrangères de Paris, représentant le P. Cazenave, postulateur de la cause ; le R. P. Clapin, supérieur du Séminaire canadien ; le P. Meyer, supérieur des Missionnaires du Sacré-Cœur ; le R. P. Hage, provincial des Dominicains du Canada.

Mgr Fontaine, secrétaire de la Congrégation des Rites, s'avance au pied du trône, entouré des prélats et officiers de la Congrégation, et donne lecture successivement du décret pour la vénérable Louise de Marillac, puis de celui de Marie de l'Incarnation.

Après cette lecture émouvante en elle-même et dans le

cadre où elle est faite l'éloquent archevêque de Montréal entouré de M. Meugniot et du P. Grosjean, lit le discours suivant qui produit une profonde impression.

« Très Saint Père,

« Serait-il téméraire de voir une intention tout aimable de la Providence, dans la coïncidence qui réunit aujourd'hui, pour recevoir les mêmes honneurs du Chef visible de l'Eglise, les deux illustres servantes de Dieu : la Vénérable « Louise De Marillac-Legras » et la Vénérable « Marie de l'Incarnation » ?

« Elles semblent si parfaitement sœurs par leur origine, la carrière admirablement féconde qu'elles ont fournie, les œuvres qu'elles ont laissées et les vertus dont « Votre Sainteté » proclame l'héroïcité « Urbi et Orbi » !

« Toutes deux sont filles de France. Elles naissent à la fin du seizième siècle, à huit ans d'intervalle, et à douze ans de distance se suivent dans la tombe.

« Toutes deux, dans leur jeunesse, se distinguent par un tendre amour pour les pauvres, se sentent attirées vers la vie religieuse, et cependant, embrassent l'état du mariage pour obéir à leurs directeurs spirituels.

« Ce sont des épouses et des mères modèles en qui apparaît la femme forte de l'Écriture.

« Elles ont chacune un fils. Celui de Louise de Marillac-Legras devient Conseiller du roi à la Cour des Monnaies ; celui de l'épouse de M. Martin entre dans l'Ordre de Saint-Benoît.

« Devenues veuves l'une et l'autre, elles se donnent irrévocablement au Christ, et ne vivront plus que pour lui.

« Louise de Marillac s'associe à cet apôtre, à « ce géant » de la charité, saint Vincent de Paul, dont nous faisons aujourd'hui la fête. Elle fonde la Congrégation des Filles de la Charité, l'année même où Marie de l'Incarnation, entrée au couvent des Ursulines de Tours, prononce ses vœux de religion. Elle se consacre à toutes les œuvres de miséricorde : soin des malades à domicile et dans les hôpitaux, des vieillards dans les hospices, des enfants abandonnés et des soldats blessés, visite des prisonniers dans leurs cachots ; elle est la mère compatissante de tous les malheureux.

« Son Institut s'est développé comme par miracle, et à l'heure où je parle, compte sur toutes les plages de l'univers, 35,000 membres et plus de 2,600 maisons.

« Libres, un jour de chaque année, le 25 mars, de toute obligation religieuse, ces trente-cinq mille femmes, chaque année, renouvellent ensemble, avec une joie indicible, l'engagement sacré qui les lie à Jésus-Christ et au service de ses membres souffrants.

« Quant à Marie de l'Incarnation, elle a entendu la voix céleste qui lui dit de quitter sa patrie et son fils, de traverser l'Atlantique et d'aller travailler à la conquête des âmes dans cette France nouvelle qui vient de surgir sur les rives du Saint-Laurent.

« Rien ne l'arrête, rien ne l'effraie. Québec la reçoit au chant du "Te Deum" comme l'ange bienfaisant de la colonie naissante. Grâce à elle, les Ursulines sont fondées, les petits enfants apprennent la science du bon Dieu, les malades reçoivent les soins les plus maternels, les pauvres sauvages ouvrent leur intelligence à la civilisation et à la foi.

« En même temps, elle écrit sur la Trinité, qu'une vision sur-naturelle lui a manifestée, des pages dignes du théologien le plus sûr, et cinquante ans avant les révélations de Paray-le-Monial, parle du Sacré-Cœur presque comme en parlera la Bienheureuse Marguerite-Marie.

« Louise de Marillac meurt à Paris, à l'âge de soixante-huit ans, regardée comme une sainte par saint Vincent de Paul lui-même, laissant à tous ceux qui l'ont connue le souvenir du génie et de l'héroïsme de la charité.

« Marie de l'Incarnation s'éteint à Québec, âgée de soixante-treize ans, pleine de mérites, pleurée de tous, après avoir été saluée par Bossuet du beau nom de « Thérèse de la Nouvelle-France.

« Très Saint Père, les Filles de la Charité, les Ursulines de Québec et toute la famille de sainte Angèle dans les deux mondes, partagent en ce moment le même cantique d'action de grâces.

« Je regarde comme un honneur insigne d'avoir été appelé à interpréter leurs sentiments de reconnaissance profonde envers Votre Sainteté.

« La France et la nation canadienne, la mère et la fille, s'unissent dans un même transport de sainte allégresse en voyant glorifier deux vies si pures et si entièrement vouées aux petits, aux humbles, aux souffrants de la terre, et elles prient ardemment le Seigneur de leur permettre d'entendre bientôt votre voix auguste proclamer « Bienheureuses » Louise de Marillac-Legras et Marie de l'Incarnation.

« Et pour les deux grandes familles religieuses, si dignement représentées en ce jour auprès de Votre trône, pour la France, notre vieille mère-patrie, et pour le Canada, toujours fidèle aux traditions chrétiennes et à la langue de ses aïeux, j'implore bien humblement, Très Saint Père, la bénédiction apostolique. »

Mgr Bruchési et les deux assistants vont baiser l'anneau pontifical. Le Saint-Père dit alors : « Je me porte très bien mais j'ai la voix un peu enrouée. Vous ne m'entendriez pas assez. Je charge donc Mgr le majordome de vous lire les quelques mots que j'ai préparés ce matin. »

Mgr Bisleti lit le discours du Pape, dont voici la traduction :

« Il semble vraiment, comme vient de le dire Votre Grandeur, que la Providence, sans aucun calcul de notre part, a choisi le même jour pour glorifier ces deux servantes de Dieu. Bien qu'appartenant à deux familles religieuses distinctes, leur vie, leur générosité, les œuvres de religion et de charité auxquelles elles se sont consacrées, les rendent semblables à deux palmiers qui donnent un même fruit, à deux fleurs qui, sur des tiges différentes, répandent autour d'elles le même suave parfum, à deux étoiles qui font partie de constellations diverses et qui envoient la même lumière. L'une et l'autre ont la même patrie, la France; elles naissent presque en même temps, Louise de Marillac à Paris en 1591; Marie Guyard, à Tours en 1599. Toutes deux, prévenues de la grâce, sont appelées à la virginité et toutes deux, par obéissance à leurs parents et par docilité envers leurs directeurs spirituels, s'engagent dans les liens du mariage. Veuves toutes deux, l'une après deux ans, l'autre après trois ans de mariage, elles se consacrent au Seigneur par le vœu de chasteté et après avoir saintement pourvu à l'éducation chrétienne du fruit de leur amour, leur fils unique, elles suivent la voix qui

leur répète : Si vous ne vous détachez de toutes affections de la terre, vous n'êtes pas dignes de moi.

« Louise fonde la compagnie des Filles de la Charité ; Marie fait profession religieuse dans le monastère des Ursulines, et peu après, avec l'ardeur d'une apôtre, elle abandonne sa patrie pour évangéliser le Canada.

« Le spectacle de pauvres femmes, de timides jeunes filles, qui laissent le monde pour épouser Jésus-Christ et se consacrer exclusivement à la contemplation et à la prière, ce spectacle apparut sur la terre avec le christianisme et il durera autant que l'Eglise.

« Mais que de faibles femmes, des vierges craintives, renoncent aux joies de la famille pour se vouer à l'éducation des pauvres enfants du peuple, à l'assistance des malades, à toutes les œuvres qui peuvent être suggérées par l'amour de Dieu pour secourir des indigences matérielles et morales de leurs frères, qui abandonnent leur patrie pour aller exercer l'apostolat en des pays lointains et inhospitaliers, sans autre espoir que de couronner une vie toute de sacrifice par la mort du martyr, ce sont là des miracles qu'ont opérés, avec les Ursulines, au Canada, Marie de l'Incarnation et, dans le monde entier, Louise de Marillac, avec ses 35,000 Filles de la Charité.

« Je me félicite donc avec vous, chères Filles, de ces nouvelles protectrices que vous avez au ciel pour obtenir les secours et les grâces capables de soutenir votre faiblesse dans votre sainte mission. Et j'ai en même temps la confiance que les prières de l'une et de l'autre obtiendront, spécialement au Canada, la concorde des esprits afin que sans prétentions ou préférences, tous se regardent comme les enfants d'un même Père, tous rachetés par le sang de Jésus-Christ, tous appelés au même héritage du Paradis.

« Nous en avons la confiance : les prières et les exemples de Louise de Marillac et de Marie de l'Incarnation feront comprendre au monde que la civilisation ne se propage pas par l'école laïque, par le féminisme, par la revendication de droits sans devoirs, en bouleversant l'œuvre divine de la création, mais en mettant à la base de toutes choses, Dieu et la doctrine que nous a enseignée Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Nous en avons la confiance : la glorification de ces deux servantes de Dieu répandra dans le monde la connaissance de l'esprit dont elles furent animées. Ce qu'il faut estimer en elles ce n'est point seulement ce qu'elles ont fait pour les intérêts matériels, mais l'exemple de vie chrétienne et angélique qu'elles ont donné ; avec les secours matériels elles portent les vrais biens de l'esprit.

« Nous en avons la confiance : les prières de ces deux héroïnes obtiendront des grâces spéciales pour la pauvre société malade et particulièrement pour leur patrie, la France ; elles nous aideront à guérir les maux de nos âmes et à entrer après cette vie dans le paradis pour y louer à jamais avec elles le Seigneur. »

Le Saint-Père donne la bénédiction apostolique. Puis il va saluer les cardinaux et permet aux assistants les plus proches de lui baiser l'anneau. Il se retire dans ses appartements. Les postulateurs des causes distribuent les copies des Décrets. Chacun emporte un avant-goût des fêtes splendides qui, dans un avenir plus ou moins rapproché, seront célébrées pour la béatification de ces deux grandes héroïnes françaises.

(*Croix de Paris*, 23-24 juillet.)

Le Congrès eucharistique de Madrid

Nous tenons à mettre sous les yeux de nos lecteurs cette appréciation générale, de *l'Univers* (9 juillet.) sur le Congrès de Madrid :

D'année en année, à chacun des Congrès eucharistiques, il faut répéter : « Il fut incomparable ! » Et la formule a l'air à la fois d'un paradoxe et d'un lieu commun. Rien cependant n'est plus sûr ; rien ne traduit mieux la vive impression des heureux témoins d'une renaissance merveille, et je ne fais que rapporter ici la parole d'un membre du Comité permanent, orateur et organisateur de ces solennelles assises. Il rentre de Madrid, tout vibrant encore de l'émotion commune ; et nul n'exalte cette fête avec une éloquence aussi sincère et sans protocole, telle que l'a vraiment goûtée son cœur d'apôtre. »

Il a analysé nettement pour nous le caractère de cette unique manifestation de la piété catholique ; il en a marqué le

trait principal et montré toute la portée. En un mot, il a su dégager la physionomie propre du Congrès de Madrid. Et il en est véritablement de ces œuvres de Dieu comme de ses saints ; l'Eglise peut chanter de chacune d'elles : *Non est similis illi*. C'est toutes pour la plus grande gloire de Jésus qu'elles se manifestent avec cette variété féconde. Aussi la beauté de l'une ne retire rien aux attraits de l'autre ; elles rivalisent sans se combattre ; elles se surpassent l'une l'autre sans s'éclipser. Et l'éclat inimitable des nouvelles ne nuit point aux précédentes. Au contraire, elles se mettent réciproquement en valeur. Le parallèle souligne tour à tour leur particulière excellence ; les comparaisons font mieux briller tous leurs aspects.

Et nous ne saurions restituer tout à fait ici ni la chaleur d'accent ni la langue imagée de notre interlocuteur ; mais nous essaierons de rendre au moins sa pensée, qui pour tous les catholiques sera une joie et un réconfort.

* * *

Le Congrès de Montréal nous avait offert, l'an passé, un spectacle que peut-être on ne reverra plus. Ce fut le splendide décor de la Voie triomphale, le jour de la procession solennelle : cette immense amphithéâtre de cinq kilomètres tout fleuri de vivats et de prières. Ce fut l'assistance officielle des divers gouvernements fédéraux et provinciaux, de tous les grands Corps d'Etat. Ce fut le nombre des hommes qui prirent rang dans cet immense cortège. Ils étaient plus de 100.000. Ils défilèrent durant toute une soirée comme un flot inépuisable, attestant la sève chrétienne du Nouveau-Monde. A midi et demie, leurs premières colonnes s'ébranlaient, et c'est seulement quatre heures plus tard que le Saint-Sacrement sortait à leur suite de l'église. Ce n'est qu'à 8 heures que descendait du haut du reposoir, sa suprême bénédiction sur cette foule innombrable. 115 évêques, 3 cardinaux lui faisaient escorte.

Et Mgr Bruchési, au Congrès de Madrid, a rappelé précisément ce triomphe, dans un magnifique discours que l'*Univers* a signalé. L'éloquent archevêque de Montréal s'est encore surpassé dans cette peinture. Sa langue impeccable et d'une merveilleuse aisance, sa verve, le feu de son action, ont remporté là un succès sans précédent ; il a soulevé littéralement la

foule. Depuis les inoubliables pages rapportées de la Nouvelle-France par Mgr Touchet, le puissant orateur dont s'honore le siège d'Orléans, rien n'avait été dit de plus fort, de plus ému, de plus poignant sur cette magnifique apothéose eucharistique. Mais c'est encore un trait de la délicatesse de ce cœur d'évêque, que le récit incomparable de ces incomparables journées de Montréal ait servi précisément d'une nouvelle parure pour l'incomparable Congrès de Madrid. En égalant sa parole au chef-d'œuvre en action d'hier, il contribuait au chef-d'œuvre nouveau : chef-d'œuvre de la grâce de Dieu et de la foi des hommes, qui porte le cachet des races et reflète tour à tour le génie des nobles nations qui l'accomplissent.

A Madrid, le soleil menaçait de darder sur la procession de clôture une accablante ardeur. Mais au signal du départ, les nuages accourent du fond de l'horizon, ils tendent le ciel d'un velum propice. Et le point saillant de cette glorieuse manifestation apparaît à tous les regards. C'est surtout le concours de l'armée. On a vu là, les troupes de Sa Majesté Catholique, tous les uniformes et toutes les armes, le puissant défilé de la cavalerie et des affûts, les salves d'artillerie et les musiques militaires. Le canon tonne comme pour un Roi, proclamant ainsi la souveraineté de l'humble Dieu caché. Les Ordres de chevalerie l'entourent d'une garde d'honneur, parée des plus glorieux souvenirs du passé et des costumes les plus éclatants. Le char du Très-Saint-Sacrement, tout d'argent et de ciselures, s'avance enfin, traîné par une élite d'adorateurs, représentants des plus illustres traditions de l'Espagne.

Et c'est au Palais royal que se rendent cette pompe et cette multitude. C'est du balcon d'honneur de la Cour que Jésus-Hostie bénit une dernière fois ce peuple fidèle.

Puis la foule est congédiée. Mais à travers le palais, le Saint-Sacrement est encore escorté jusqu'à la chapelle. Le roi l'accompagne un cierge à la main ; la reine, la reine-mère, les enfants, les grands d'Espagne, les ministres d'État sont là. On arrive à la salle du Trône. Et c'est alors que se produit ce fait capital, dont on ne saurait trop souligner l'importance pour l'avenir de l'Espagne et de sa dynastie. Le Saint-Sacrement s'arrête sous le dais. Alphonse XIII est à genoux devant lui. Un prêtre, le P. Postius, s'approche et lit

en son nom cette consécration, dont nous avons déjà donné le texte :

Souverain Seigneur, vivant dans le Très Saint-Sacrement de l'Eucharistie ;

Roi des rois et Seigneur de ceux qui gouvernent ;

Devant votre auguste Trône de grâces et de miséricorde se prosterne l'Espagne entière, fille très aimée de votre Cœur.

Nous sommes votre peuple, réglez sur nous.

Que votre empire dure toujours à travers les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

C'est la première réalisation du vœu de Notre-Seigneur à Paray-le-Monial. C'est la reconnaissance authentique, royale et nationale, de sa souveraineté sur les peuples.

Puisse cet acte de courage et de foi être compté au jeune roi ! Il a contristé, durant ces dernières années, l'auguste bienveillance du Saint-Père, le cœur de ses sujets et tout l'univers catholique. Mais ce Congrès semble l'avoir rappelé à son devoir de prince chrétien, à sa mission providentielle. Il était digne de sa piété filiale envers le Saint-Siège et de sa foi envers la Sainte Eucharistie de clôturer ainsi les solennités par cette consécration de son sceptre et de sa couronne.

A la Chapelle royale, où l'on arrive enfin, devant tout le corps diplomatique, en présence de l'Episcopat, le jeune roi, à nouveau, se prosterne pieusement aux pieds de l'Hostie. Les reines inclinent solennellement leurs trains de cour. Et, durant le salut solennel, la reine-mère, abîmée dans une immense action de grâces, pleure de tout son grand cœur vaillant d'avoir vu cette réconciliation solennelle de son fils au Dieu vainqueur...

* * *

D'un mot frappant et juste, Mgr Bruchési a résumé cette nouvelle victoire eucharistique, et c'est encore une des trouvailles de son discours. Du reposoir de Montréal, après tant de splendeurs, le Saint-Sacrement avait été rapporté à la chapelle d'un grand hôpital voisin : « Il fut reconduit chez nous, s'est écriée Sa Grandeur, à la maison du pauvre ; à Madrid, il rentre à la maison du roi ! »

Et la leçon très spéciale de ce triomphe est de nous exhorter à poursuivre partout cette restauration du divin pouvoir. Alors que certains esprits caressent en vain la chimère de l'avènement universel d'une sorte d'ordre nouveau du monde, l'œuvre par excellence demeure de faire régner Jésus-Christ. *Adveniat regnum tuum!* Que son empire s'étende aux rois et aux peuples. Il n'y a pour eux aucun autre salut, aucun autre avenir. Et l'incomparable attrait du Congrès de Madrid est justement de nous avoir donné, de ce grand rétablissement de la Cité catholique sous le sceptre de Jésus, un gage et un présage.

Travaillons-y donc avec une ardeur renouvelée. Efforçons-nous-y avec confiance. L'heure vient d'un grand et décisif combat. Luttons pour la pureté de la foi, pour la propagation du saint amour, pour la pratique de plus en plus fréquente de la Sainte Eucharistie. C'est la pensée même de ce Pontificat : PIE X en témoignait encore il y a quelques jours.

Cognitionem, et amorem, et consuetudinem Jesu Christi: cette divine familiarité assurera seule au Congrès des fruits sans pareils, de même que sa célébration fut sans seconde.

C'est le vœu de tous les cœurs fidèles, pour l'Espagne, pour son roi, pour la catholicité tout entière.

ROGER DUGUET.

Mama Bouanga

Mama Bouanga est la sœur du vieux chef Tata Ouala, et dans l'administration de l'importante terre de *Miengue-Miengue* elle joue le double rôle de la tête et du bras, inutile de dire que pour ses administrés c'est surtout le bras qui compte; aussi est-il connu et justement redouté. Bien qu'elle ne soit pas encore chrétienne, *Mama Bouanga* suit avec respect tous les exercices religieux; elle assiste même aux examens d'admission à la réception des sacrements, — et j'ai eu l'occasion de le remarquer tout dernièrement à l'examen de confirmation — le pauvre candidat craint beaucoup plus les apostrophes et le regard de *Mama Bouanga* que toutes les remontrances de l'interrogateur. C'est que *Mama Bouanga* n'est pas

seulement le premier ministre omnipotent qui dirige tout dans la belle région de Miengue-Miengue, c'est aussi et surtout l'indépendant vigilant qui pourvoit à tout et vient au secours de quiconque est dans le besoin. C'est même à ce titre de besogneux que les missionnaires durent de connaître, il y a tantôt trois ans, cet important personnage.

De la mission de Bouanga au village de Miengue-Miengue il y a deux grandes heures et demie de marche par un chemin abrupt et bordé de hautes herbes. Un jeune missionnaire qui venait d'accomplir ce raid en deux heures et avant midi, travaillait péniblement à préparer son dîner. Chacun sait que ce n'est pas toujours une opération très commode en Afrique et plus d'un bon théologien échoue piteusement dans la conclusion de cette thèse d'ailleurs inapprise à l'école. C'est donc une tâche ardue que la préparation de ce dîner pourtant si bien gagné : les enfants n'apportaient pas l'eau, le bois commençait à manquer et la marmite s'équilibrait mal sur les trois termitières réglementaires. *Mama Bouanga* qui observe tout, a vite compris la situation. « Encore un qui a besoin de moi », dit-elle ; et sans préambule elle apostrophe le malheureux cuisinier et lui crie sur un ton qui n'admet pas de réplique : « Va te reposer et laisse-moi faire. » Le Père ne se le fit pas dire deux fois. Il se retira sous un manguier et parla quelque temps avec les enfants, pendant que *Mama Bouanga* s'acquittait de ses utiles fonctions. Le dîner ne se fit pas longtemps attendre ; il fut cuit à point et servi sur une natte, notre « tapis de Turquie » au Congo. Et quand le missionnaire eut pris sa réfection, *Mama Bouanga* lui dit d'un ton solennel et convaincu : « Ecoute, je te le répète, tu n'y connais rien en fait de cuisine et quand tu reviendras ici c'est moi qui te la ferai. — C'est bien, dit le Père ; mais j'ai trois enfants avec moi et ils n'ont pas encore mangé. — C'est bon, je vais les nourrir aussi et ils seront contents », affirma la généreuse hôtesse.

Or, cette scène s'est renouvelée dix, quinze et vingt fois, et *Mama Bouanga* qui, en réalité, était la mère de tout le monde, fut dès lors plus particulièrement connue sous le nom de « le Père du P. Pérès ».

Depuis la mort du regretté Père, *Mama Bouanga* est devenue la mère de tous les missionnaires et par extension la mère des chrétiens. Voilà pourquoi il n'est pas possible de parler de la chétienté de Miengue-Miengue sans évoquer le souvenir de cette âme païenne si droite et si généreuse.

Monseigneur DÉROUET.

(Evêque de Loango)